

Brèves littéraires

Brèves

Le Totem des Baranda

Extrait

Melchior Mbonimpa

Number 61, Spring 2002

URI: <https://id.erudit.org/iderudit/5548ac>

[See table of contents](#)

Publisher(s)

Société littéraire de Laval

ISSN

1194-8159 (print)

1920-812X (digital)

[Explore this journal](#)

Cite this article

Mbonimpa, M. (2002). Le Totem des Baranda : extrait. *Brèves littéraires*, (61), 17–21.

Tous droits réservés © Société littéraire de Laval, 2002

This document is protected by copyright law. Use of the services of Érudit (including reproduction) is subject to its terms and conditions, which can be viewed online.

<https://apropos.erudit.org/en/users/policy-on-use/>

érudit

This article is disseminated and preserved by Érudit.

Érudit is a non-profit inter-university consortium of the Université de Montréal, Université Laval, and the Université du Québec à Montréal. Its mission is to promote and disseminate research.

<https://www.erudit.org/en/>

MELCHIOR MBONIMPA

Le Totem des Baranda

(Prise de parole, Sudbury, 2001, p. 71-75)

*Prix Jacqueline-Déry-Mochon
pour un premier roman*

De tout ce que ma mère a commandé dans ses dernières volontés, je n'ai désobéi que sur un seul point. En cette quatrième journée de marche, la lune était pleine. On y voyait comme en plein midi. Gahimbare nous convoqua pour une petite halte sous un gigantesque flamboyant en fleurs. Nous étions tous un peu surpris, car elle n'avait manifesté aucun signe d'épuisement. Elle avait marché à notre rythme, exactement comme elle me l'avait promis et j'étais déjà convaincu qu'elle irait avec nous jusqu'au bout, sans poser de problème. Non seulement elle n'avait pas ralenti la marche, mais encore, elle s'était rendue utile en portant dans son dos tel ou tel petit-fils fatigué qui pleurait, traînait le pas pour freiner la caravane. Comme mon père, ma mère avait son plan secret et je compris que le moment était venu de nous le révéler. Elle s'adressa à nous aussi solennellement que Karanda l'avait fait sur son lit de mort :

Il n'y a pas d'aïeux sans aïeules ! Il faut deux pierres pour moudre le sorgho. Karanda vous a exilés, et dans vos cœurs, dans vos yeux, je vois la colère. Je ne

contesterai pas sa décision : vous vous y êtes soumis de mauvaise grâce, mais vous feriez mieux dès maintenant de faire contre mauvaise fortune bon cœur et de vous résoudre à honorer sa mémoire. Maintenant, écoutez-moi bien ! Quand vous ferez à vos descendants le récit de cette aventure, ne m'appellez pas Gahimbare — la Ravissante. Le proverbe dit que « le nom, c'est la personne elle-même ». Dans ma jeunesse, j'ai porté ce nom comme une parure, pour mon père qui me l'a donné, puis pour Karanda qui m'a aimée comme peu d'hommes savent aimer. J'ai porté ce nom avec dignité pour que Karanda trouve sa place parmi les notables. Dans ma vieillesse, j'ai porté le nom secret des prêtresses de Kiranga que je ne vous révélerai pas. Je continue à observer la loi du silence et personne d'entre vous ne connaîtra mon nom d'initée.

Le troisième nom, je le porterai dans votre mémoire à partir d'aujourd'hui. Vous, mes enfants, m'appellerez Inabaranda — la mère des Baranda — la source de votre lignage. De mon sein, vous êtes issus et j'ai le pouvoir de vous bénir pour réparer l'oubli de Karanda : c'est le dernier service que je lui rendrai avant de le rejoindre. Ma bénédiction soit donc sur vous, mais pas sur vous seuls : elle s'étend aussi aux quatre hordes qui ont pris d'autres directions. Quels que soient les accidents du chemin, je sais qu'aucune d'elle ne sera anéantie. Et voici ma dernière volonté, car, si vous n'avez pas encore compris, je ne bougerai pas d'ici. Vous me laisserez sous cet arbre et vous poursuivrez votre route sans vous retourner pour me jeter un dernier regard d'adieu. Mais vous partirez avec une mission à faire vivre parmi les Baranda.

Bitama, fils aîné de Karanda, tu devras retrouver au moins l'un de tes frères pour lui transmettre ma bénédiction. Tu le jureras sur moi-même qui suis ta mère. Quand tu auras conquis sur la jungle un espace suffisant qui sera le domaine des tiens ; quand tu l'auras défriché, labouré, ensemencé et récolté assez pour que ta maisonnée soit à l'abri du besoin, tu devras reprendre le chemin. Tu ne reviendras chez toi qu'après avoir passé le témoin. Si tu ne retrouves pas un frère, tu retrouveras un neveu qui sera devenu le chef de la horde pour remplacer son père. À son tour, le chef de cette seconde horde devra parcourir le pays pour retrouver la troisième horde, et ainsi de suite jusqu'à ce que tous les Baranda soient rassemblés dans ma bénédiction.

Si par malheur Bitama meurt avant d'avoir accompli cette mission, elle reviendra à toi, Sinzi, fils aîné de Bitama. Si par accident, toi aussi tu disparais avant d'avoir porté ma bénédiction à tes oncles et à tes cousins, c'est ton puîné Kizuru qui sera chargé de cette tâche, puis elle reviendra à Kandikandi, puis à Gatoke, jusqu'aux fils que Bitama n'a pas encore engendrés. Vous tenterez de vous acquitter de cette mission de préférence avant que la première génération issue de Karanda ne s'éteigne. Si cela s'avère impossible, hâtez-vous d'accomplir la mission pendant que les cousins — qui se connaissent pour avoir grandi ensemble avant la dispersion — seront encore en vie afin que les diverses branches du tronc des Baranda ne deviennent pas étrangères les unes aux autres avant d'avoir connu ma bénédiction.

Vous êtes la horde aînée, et vous devrez tout faire pour être certains que la mission a été remplie. Ainsi,

si Bitama se met en chemin pour retracer une seconde horde, il devra revenir dans la sienne avant que dix lunes ne se soient écoulées. S'il parvient à son but, mais se sent trop vieux ou trop malade pour faire le retour, il devra vous envoyer un membre de la horde visitée pour vous avertir afin que vous soyez en paix. Si après dix lunes personne n'est revenu, vous saurez que votre émissaire a peut-être péri en chemin avant d'avoir passé le témoin, et le seul moyen de vérifier sera d'envoyer un second émissaire, puis un troisième, puis un quatrième jusqu'à ce qu'il soit hors de doute qu'un premier pont entre deux hordes a bel et bien été établi. La horde suivante devra procéder de la même manière pour rejoindre la troisième, puis la quatrième, et finalement la cinquième, et, à chaque fois, en informer ceux qui seront restés en arrière.

Après nous avoir livré ce qu'elle avait sur le cœur, elle nous a ordonné de poursuivre notre route sans nous retourner. J'ai fait semblant d'obtempérer, mais hors de sa vue, à quelques jets de pierre, j'ai demandé à toute la famille de s'arrêter et d'observer un silence absolu. Par un chemin détourné, je suis revenu près du flamboyant et je me suis caché dans un bosquet, bien décidé à ne pas bouger de là avant d'avoir fermé les yeux de celle qui s'était sacrifiée pour nous jusqu'au bout. J'avais deviné qu'elle ne resterait pas là pour mourir de faim, ou pour attendre que des hyènes ou d'autres fauves la dévorent vivante. Elle avait décidé de mettre fin elle-même à ses jours, et j'étais sûr qu'elle le ferait avant le lever du soleil. Je respectais sa décision et je n'entendais pas l'empêcher de la mettre à exécution ! Mais j'étais curieux de

savoir comment elle s'y prendrait : elle n'avait pas de corde pour se pendre à une branche du grand arbre, ni de poignard à s'enfoncer dans le cœur. Je n'ai pas attendu très longtemps.

Après avoir regardé de ses yeux éteints la direction où elle nous avait vus disparaître, elle a poussé un grand soupir puis elle a tiré de son vieux pagne une petite corne. Elle en a fait sauter le couvercle et en a avalé le contenu. Pendant quelques instants qui m'ont semblé des siècles, rien ne s'est produit. Je commençais à croire qu'elle avait échoué quand, tout à coup, de violents spasmes ont secoué son vieux corps. Elle s'est roulée par terre, sans un cri, et n'y tenant plus, je me suis précipité vers elle, et je l'ai prise dans mes bras. Elle m'a reconnu et les spasmes se sont un peu atténués. Elle m'a dit, sans reproche :

— Mon fils, ne sois pas comme une femme ! Tu n'as pas eu le courage de m'abandonner ! Mais qu'aurais-tu fait si j'étais restée des jours et des nuits sous cet arbre pour laisser la vie se vider lentement de mon corps jusqu'à ce qu'il n'y ait plus rien ?

Je n'ai pas répondu. J'ai serré un peu plus fort ce corps qui m'avait porté et allaité, puis à mon tour, j'ai posé une question en espérant qu'elle aurait encore assez de force pour me répondre :

— Mère, qu'as-tu avalé de si terrible ? Depuis mon enfance, je n'ai rencontré personne qui doutait de ta vertu ; personne qui ne te prenait pour une femme exemplaire. Comment connais-tu les poisons qui tuent, comme les sorcières qui sèment le malheur ? Dis-moi que tu n'as semé que la vie et la joie autour de toi, et je partirai en paix.